

Je me glissai seule dans notre lit pour la dernière fois avant longtemps. J'aimais l'atmosphère de ces nuits-là. Un mélange d'impatience et de fièvre. Une excitation à le retrouver. Une appréhension qu'il vive mal son retour. Un goût d'euphorie qui submerge. Une envie d'accélérer le temps et de le ralentir à la fois, tant cette ultime attente était jouissive après un mois d'absence. Dans la pénombre de notre chambre, j'avais une perception accrue des bruits de la maison ; le moindre craquement dans la toiture, le chant de la pluie, le moindre petit pas de l'un des enfants se levant avec la bonne excuse d'aller aux toilettes, Monsieur, notre chien, qui ne dormait que d'un œil en grognant dans son panier, Mademoiselle, notre vieille chatte, qui sautait de meuble en meuble. Eux aussi attendaient son retour. Nos esprits à tous étaient tournés vers lui. Il devait être en route à cette heure-ci. Il roulait vers chez lui, vers chez nous. J'avais suivi l'atterrissage de son avion en direct sur mon téléphone. Il ne m'avait pas appelée. Il me disait toujours qu'il n'allait pas prendre le risque de me réveiller, alors qu'il rentrait

dans quelques heures. Il s'amusait à croire que je pouvais dormir profondément en attendant son retour. Je ne m'en offusquais pas, il avait besoin de ce temps en tête-à-tête avec lui-même pour se préparer à revenir parmi nous, pour se retrouver, pour se fondre à nouveau dans sa peau de mari et de père. Non pas qu'il nous oubliât pendant ce voyage, mais il renouait avec celui qu'il était avant d'avoir une famille, du temps où il n'avait ni femme ni enfants.

Je somnolais par vagues de quelques minutes. Quand j'ouvrais les yeux, je regardais l'heure, me demandant si la route entre l'aéroport et ici se passait bien, m'inquiétant qu'il soit trop fatigué, qu'il s'endorme au volant. Et puis, je fus réveillée par les jappements de Monsieur et les tentatives de son maître pour le faire taire. Alors même que toutes les lumières restaient éteintes, j'eus le sentiment que le soleil entrait à nouveau dans la maison, et que la pluie avait cessé de tomber. Je me retins de me lever d'un bond et de dévaler l'escalier pour me jeter dans ses bras. C'est bon d'attendre, de faire monter le désir de se retrouver l'un contre l'autre après tant de jours d'éloignement. Je posai lentement un pied sur le parquet, puis le second, tous les mouvements se suspendirent au-dessous de moi. Il savait que je savais qu'il était là. À pas de loup, je traversai notre chambre, pris mille précautions pour ouvrir la porte sans qu'elle grince – ne surtout pas réveiller les enfants –, je franchis le palier et descendis vers le rez-de-chaussée. Il n'avait allumé aucune lampe. La maison n'était éclairée que par les réverbères de

la rue. Au pied de l'escalier, je découvris son vieux sac de voyage en toile kaki, celui qu'il traînait depuis plus de quinze ans, celui qu'il réservait à ces voyages. Quand nous partions en vacances, il en prenait un autre. Un peu de superstition.

— Je suis là...

Xavier était derrière moi. Je fermai les yeux de bonheur quelques instants. Il avait beau murmurer, c'était sa voix, douce et grave, sa voix qui rassurait, qui mettait en confiance, et qui me faisait frémir. Je me retournai vers lui au ralenti, il était là devant moi, ses cheveux châtain en bataille et son visage un brin froissé après ce trajet de plusieurs heures, le léger décalage horaire et les milliers de souvenirs en tête qui lui appartenaient. On franchit la distance qui nous séparait, il entoura ma taille de ses bras et nos yeux s'accrochèrent, le vert des siens dans le noir des miens ; un orage à nous deux, avions-nous l'habitude de dire.

— Je t'ai réveillée ? chuchota-t-il.

— Non, je t'attendais...

Il esquissa un léger sourire, mi-satisfait mi-mécontent.

— Remonte te coucher, je te rejoins.

Je me collai davantage à lui.

— Très bien, mais je veux ta bouche avant.

Il se pencha vers moi, si près que j'aurais pu sentir ses lèvres, mais il recula à la dernière minute, un air enjôleur sur le visage.

— Tu vas devoir attendre encore un peu, moi aussi d'ailleurs.

Je ris discrètement, la vie normale allait reprendre son cours. Je pris la direction de l'étage et au milieu

de l'escalier, je regardai par-dessus mon épaule, il ne me quittait pas des yeux.

— Ne tarde pas trop, lui soufflai-je.

— Tu m'as manqué, Ava...

Quelques minutes plus tard, mon corps nu avait retrouvé sa place sous les draps, ma peau ne demandant qu'à retrouver la sienne. Il était sous la douche ; peu importait l'heure de son arrivée, il avait toujours besoin de se laver quand il rentrait, retirer les dernières poussières de la brousse, les dernières traces d'odeur des animaux qu'il avait soignés, une manière de prendre de la distance avec ce mois dont il ne revenait jamais indemne, mais qui était indispensable à son équilibre. Inconsciemment, il ne voulait pas m'imposer ce parfum qui m'était inconnu, et qui ne lui ressemblait pas, du moins ne ressemblait pas au parfum de mon mari. Quand il se glissa à mes côtés, il ne prononça pas un mot. Ces nuits-là, en général, nous ne disions rien, incapables de savoir par où commencer. Nous nous étions naturellement parlé pendant les quatre dernières semaines, mais nous allions toujours à l'essentiel. Alors, plutôt que d'échanger des mots bafouillants, de commencer des phrases sans être capables de les finir, nous nous touchions, nous nous caressions et nous embrassions avec possessivité, nous cherchions à nous fondre l'un dans l'autre, pour avoir la confirmation que cette séparation n'avait rien changé entre nous. Xavier voulant savoir si j'étais toujours la même, si j'étais toujours à lui, moi en quête de la confirmation qu'il était bien revenu, que même si son esprit resterait

encore là-bas pour quelques jours, il *m'*était revenu. Ces nuits-là, nous faisons l'amour étroitement serrés, animés d'une urgence lente, profonde. Le manque, la faim de nous appartenir nous emmenaient dans un autre monde, notre monde. Il fallait le recréer, nous réadapter, nous le réapproprier.

Quand nous fûmes rassurés et rassasiés, nos corps ne s'éloignèrent pas pour autant, nos regards soudés dans l'obscurité.

— Dors, Ava.

Je luttai de toutes mes forces contre le sommeil, tant j'aimais ces nuits-là.

— Toi aussi, tu devrais te reposer... tu dois être crevé.

— Tu sais bien que je n'y arrive jamais quand je rentre. Je dormirai la nuit prochaine...

Je savais pertinemment qu'il ne passerait pas la journée du lendemain vautré dans le canapé. À peine les enfants et moi aurions-nous disparu, il monterait sur sa moto en direction de sa clinique vétérinaire, celle-là même où nous nous étions rencontrés plus de quinze ans auparavant.

*
* *

J'avais vingt-six ans à l'époque. Un soir, en sortant d'un vernissage, j'avais trouvé un chaton mal en point recroquevillé derrière une poubelle. Je n'avais eu ni le cœur ni le courage de faire comme si je n'avais rien vu. Après l'avoir emmitoufflé dans mon écharpe et installé sur le siège passager de ma voiture, je m'étais

mise en quête d'un vétérinaire encore ouvert à 21 heures. Une quantité astronomique d'échecs plus tard, ne me restait plus qu'un espoir. J'avais vaguement entendu parler d'une clinique qui venait d'ouvrir. En passant devant, j'avais vu une lumière allumée. Je m'étais garée n'importe comment sur le parking. Perchée sur mes talons aiguilles, j'avais traversé la cour sous une pluie battante en protégeant le chat de mes bras du mieux que je pouvais. J'avais tambouriné à la porte.

— J'arrive, j'arrive ! avais-je entendu.

Elle s'était ouverte sur un homme pas si étonné qu'une inconnue débarque chez lui.

— C'est pour quoi ?

— J'ai trouvé ça et je ne sais pas quoi en faire.

Il avait ri.

— C'est quoi, « ça » ?

Tandis que je m'apprêtais à lui montrer ma trouvaille, il avait ronchonné.

— Il flotte, il fait nuit, je ne vois rien. Entrez.

Il régnait un foutoir du tonnerre à l'accueil ; le matériel vétérinaire côtoyait des sacs de vêtements, des caisses de nourriture ou encore des cartons de livres. Visiblement, je tombais mal.

— Désolé, je m'installe, m'avait-il appris, comme s'il lisait dans mes pensées.

Il s'était retourné vers moi et j'avais croisé pour la première fois son regard vert. Je m'étais demandé comment on pouvait avoir d'aussi beaux yeux.

— Alors, vous me montrez ? m'avait-il interpellée, ce qui avait eu le mérite de me faire redescendre sur terre.

Nos résiliences

J'avais entrouvert les bras, il avait soulevé délicatement mon écharpe et froncé les sourcils en entendant le miaulement plaintif du chaton.

— Tu n'es pas en forme, toi...

Il m'avait dévisagée, un sourire triste aux lèvres.

— Il est à vous ?

— Non, je vous l'ai dit, je l'ai trouvé près d'une poubelle.

— Je vais faire ce que je peux, en tout cas merci de ne pas l'avoir laissé crever.

— C'est normal.

— Donnez-le-moi, vous allez pouvoir rentrer chez vous et vous mettre à l'abri.

Mes cheveux et mon maquillage dégoulaient sur mon visage, je ne devais pas offrir un très joli spectacle. Il s'était approché, avait glissé ses mains sous les miennes, suspendant son geste quelques instants durant lesquels nous nous étions regardés dans les yeux, sans bouger, un sourire interdit aux lèvres. Je n'avais eu aucune envie de quitter le chat, encore moins son nouveau vétérinaire. Mais, après une profonde inspiration, il avait fini par attraper la boule de poils et s'était éloigné. Il le manipulait avec beaucoup de précautions, tout en me suivant du coin de l'œil tandis que je me dirigeais vers la sortie en murmurant un « au revoir » timide.

— Je peux connaître votre prénom... pour lui dire qui l'a sauvé ?

J'avais souri en le fixant à travers mes cils.

— Ava, et vous ?

— Xavier.

J'étais repartie, inquiète pour le chaton et charmée par cet homme. Les jours suivants, ils avaient fréquemment traversé mes pensées. Et j'avais fini par m'accorder le droit d'aller prendre des nouvelles. Je m'étais échappée un peu plus tôt de la galerie de mon père où je travaillais déjà et étais retournée à la clinique que j'avais trouvée porte close. Au moment où je m'apprêtais à remonter dans ma voiture, une moto était arrivée en trombe. La curiosité et l'envie que ce soit lui m'avaient poussée à attendre de découvrir qui se cachait sous le casque avant de partir. J'avais bien fait. Xavier avait couru vers moi sourire aux lèvres.

— Bonsoir, Ava. Tu as encore sauvé un chat ?

J'avais ri et aimé sa spontanéité, la barrière qu'il venait de faire tomber entre nous.

— Non, je voulais savoir comment il allait.

— Mademoiselle reprend des forces.

— Fantastique !

— Tu veux la voir ?

— Je ne veux pas te déranger. Tu es fermé...

— J'ai fini ma journée. Donc, à moins qu'une belle jeune femme ne débarque avec un chaton, je n'ai rien de prévu.

Il avait fermé un œil en souriant outrageusement, comme s'il se moquait de lui-même et de sa réplique de tombeur.

— Tu t'emballes un peu, Xavier, s'était-il sermonné tout aussi comiquement.

J'avais ri à nouveau, charmée par son enthousiasme et son naturel. Quelques minutes plus tard, Mademoiselle ronronnait discrètement dans mes bras.

— Tu ne veux pas la garder ? m'avait-il demandé en lui caressant le dessus de la tête. Elle a l'air bien avec toi.

— Qu'est-ce que j'en ferais !

— Allez, prends-la, m'avait-il suppliée, avec un regard de cocker.

— Ce n'est pas fair-play de me faire ces yeux-là. Je ne vais pas décider ça sur un coup de tête ! avais-je conclu non sans remarquer son sourire satisfait.

— Si je t'invite à dîner, cela te laisse le temps de la réflexion. J'habite ici, pas besoin de bouger, je te fais la cuisine, tu te fais servir, tu la câlines pendant ce temps-là et...

— Je repars avec ! l'avais-je taquiné en éclatant de rire.

J'avais bien évidemment accepté son invitation. La soirée avait été magique. Entre deux rires, sous couvert de faire connaissance, nous nous étions tournés autour. Il avait tout juste trente ans. Il venait d'arriver dans le coin et s'installait à son compte. Il n'avait pas peur de l'engagement, vu l'emprunt qu'il s'était mis sur le dos pour acheter cette grande maison où tout ou presque était à refaire. Il voulait en faire la clinique vétérinaire de ses rêves, accueillante, chaleureuse, et surtout pas un lieu de torture pour les animaux et les maîtres. Il avait trouvé cette vieille baraque avec un immense jardin, pour faire courir ses pensionnaires. Il avait entrepris d'énormes travaux pour créer son cabinet, une salle d'opération, une pièce pour les cages. Il vivait à deux mille à l'heure, débordant d'idées, d'envies, de projets, il ne comptait pas son temps, à croire que ses journées

et ses semaines étaient plus longues que celles du commun des mortels. Il n'hésitait pas à consacrer certains de ses week-ends à des refuges, à rendre service à droite à gauche. Nous avions dîné au milieu des cartons, Mademoiselle pelotonnée en boule sur le canapé près de nous. Chaque minute, je succombais un peu plus à la lumière qu'il dégageait, sa franchise, sa simplicité à l'opposé du monde de l'art dans lequel j'étais née et avais grandi. Alors que la soirée touchait à sa fin, il m'avait appris qu'il partait en Afrique le lendemain pour plus d'un mois, travailler dans un centre de soins animaliers en pleine brousse.

— Et elle, tu en fais quoi ? lui avais-je demandé en attrapant Mademoiselle.

— Je la dépose à un pote de promo qui va lui dégoter une famille.

J'avais soulevé la petite bête et frotté mon visage dans son poil.

— Ce n'est pas la peine, je l'embarque.

Quand j'avais annoncé qu'il était l'heure de rentrer chez moi, Xavier n'avait pas cherché à me retenir ; je m'étais dit que j'avais mal interprété les signaux. Il m'avait donné tout ce qu'il fallait pour la chatte et m'avait raccompagnée à ma voiture, Mademoiselle avait trouvé sa place sur le siège passager. J'avais remercié Xavier pour le dîner. Il m'avait souri, avait regardé à droite à gauche. Puis, sans que je m'y attende – même si j'en rêvais –, il m'avait attrapée dans ses bras. Mes mains s'étaient posées sur lui, j'avais senti son cœur battre sous ma paume.

— Je pars demain, Ava, si ce n'avait pas été le cas, j'aurais voulu que la soirée se termine d'une autre manière.

Il s'était penché et m'avait embrassée comme si sa vie en dépendait, j'avais su que je ne l'oublierais jamais. Nos bouches emmêlées nous avaient entraînés loin, très loin ; dans ses bras, j'avais eu le sentiment de n'avoir jamais été aussi légère. Il s'était détaché de moi, sourire crispé aux lèvres.

— Je ne suis pas du genre à passer la nuit avec une femme et m'enfuir au petit matin, surtout quand je sens que je pourrais très vite ne plus me passer d'elle.

Je m'étais blottie plus étroitement contre lui.

— Tu vas revenir ?

— Oui.

Je lui avais volé un dernier baiser, m'étais arrachée à son étreinte. Et j'étais partie, le cœur lourd.

Les quatre semaines qui avaient suivi m'avaient semblé les plus longues de toute ma vie. Je me consolais en regardant Mademoiselle détruire méthodiquement mon appartement et mon père devenir fou parce que je passais mon temps la tête dans les nuages, à me demander si je reverrais Xavier un jour. Et puis, un soir, la porte de la galerie s'était ouverte sur lui et son sac de voyage kaki. Il était épuisé, avait encore du sable dans les cheveux, mais l'éclat vert de ses yeux m'avait fait mille promesses. Le soir de son retour, la clinique avait accueilli notre première nuit d'amour.

Quinze ans plus tard, nous avions construit notre maison du bonheur, deux bébés étaient nés ; Pénélope avait aujourd'hui onze ans et Titouan sept. Mademoiselle était toujours là, la clinique tournait. Xavier avait continué à partir une fois par an à l'autre bout du monde dans des centres pour primates et fauves en danger, jamais je n'aurais songé à l'en empêcher, il avait besoin de se rendre utile, au-delà de sa clinique. Notre famille donnait du sens à sa vie, mais l'engagement personnel lui était vital. J'aurais aimé l'accompagner, mais jamais je ne le lui avais proposé, ne voulant pas m'imposer : c'était son moment à lui. Il savait que j'avais peur quand il partait, que certains soirs je pleurais de fatigue et de manque de lui, il s'en excusait, me proposait tous les ans au moment de prendre son billet d'avion de ne pas y retourner, mais je ne voulais surtout pas être la cause de ce renoncement. Et je l'aimais tel qu'il était.

*
* *

Le lendemain matin, j'ouvris les yeux au son des rires de Pénélope et Titouan. Je les rejoignis sans traîner dans la cuisine. Comme chaque jour, le petit déjeuner était animé chez nous. Encore plus avec le retour de Xavier. C'était un moment sacré pour notre famille, tout le monde était prêt à se lever un peu plus tôt pour ne surtout pas le manquer. La radio servait de fond sonore : comme les conversations fusaient, on l'entendait à peine. Mais elle faisait partie de nos rituels, on la considérait comme une vieille amie. Xavier arborait d'impressionnantes

valises sous les yeux, largement contrebalancées par sa mine bronzée. La table débordait de bols de céréales, de tasses, de pain frais et de croissants qu'il avait dû aller chercher avant le réveil des enfants. Je profitai qu'il soit debout pour me lover dans ses bras.

— Tu as bien dormi ? me demanda-t-il.

— Très bien, mais j'ai besoin d'un café, la nuit a été courte.

Il éclata de rire, m'embrassa et m'entraîna vers la table en s'adressant aux enfants :

— Alors, racontez-moi un peu tout ce qui s'est passé à la maison ?

Je les écoutai, attendrie, amoureuse, aimante. Survoltés par le retour de leur père, Pénélope et Titouan avaient de l'énergie à revendre, mais il y avait aussi beaucoup de douceur, de gestes tendres entre les uns et les autres. Notre aînée semblait avoir oublié le temps de quelques minutes qu'elle ne supportait plus son petit frère, et Titouan, de son côté, avait oublié qu'il se faisait un devoir d'asticoter sa grande sœur depuis qu'elle était entrée au collège. Xavier était attentif à leurs mots, il riait des anecdotes – pas ombrageux d'avoir raté certains événements –, tout y passa : l'école, les copains, les activités, le recyclage des déchets, les questions existentielles – à savoir, quand mangerions-nous des frites. Puis, d'un air amusé, il les interrogea pour savoir si j'avais été sage. Ce qui me fit rire et plonger le nez dans ma tasse, curieuse d'écouter le compte rendu des enfants.

— Elle n'a pas trop crié, commença Titouan. Parce qu'on a été très sages, nous, papa.

— Bah... pas toi, enchaîna sa sœur avec cette moue moqueuse et blasée typique de la préadolescence.

J'avais été subjuguée par la métamorphose de notre aînée en quelques semaines : comment ma petite fille avait-elle pu devenir en si peu de temps cette ado grognon, susceptible et taiseuse ? Merci, la puberté ! Titouan bondit de sa chaise, prêt à la bagarre, Xavier intervint plus vite que la lumière et attrapa le bras de notre fils pour le faire rasseoir.

— On se calme ! Je ne parlais pas de vous, mais de maman... là...

Titouan trucidait sa sœur du regard, elle n'allait pas l'emporter au paradis. Quel bonheur de ne plus être seule à gérer leurs histoires ! Pénélope haussa les épaules, d'un air de dire que le microbe qui lui servait de frère ne lui faisait pas peur, et accorda son attention à son père.

— Maman... elle a beaucoup travaillé pendant que t'étais pas là.

Xavier me lança un coup d'œil surpris.

— Ah bon...

— Elle est rentrée tard tous les soirs... C'est toujours Chloé qui était à la maison.

Chloé était la baby-sitter des enfants depuis qu'ils étaient petits. On pouvait même dire qu'elle était notre sauveuse... Entre les soirées où j'étais retenue à la galerie et les consultations sans fin de Xavier – il ne savait jamais dire non –, elle devait bien souvent rester plus tard que le 19 heures convenu sur le papier.

— Qu'est-ce qui se trame à la galerie ? m'interrogea Xavier.

Du fin fond de sa brousse africaine, il n'avait pas enregistré l'info.

— Juste avant ton départ, j'ai rencontré un peintre incroyable, tu ne te souviens pas ?

— Ça me dit vaguement quelque chose...

— Peu importe... Je lui ai proposé de le représenter et dans la foulée d'organiser un vernissage, il a déjà la matière suffisante. Il a accepté !

Je me levai pour me remplir une deuxième tasse de café, et surtout pour contenir l'excitation qui me saisissait.

— Sa peinture est si belle, poursuivis-je, il faut que tu voies, je te jure... et il est intéressant, passionnant, bon... un peu torturé, je ne vais pas te le cacher. Ça fait partie du personnage. On s'entend merveilleusement bien... Du coup, je me suis concentrée à 2000 % sur lui. Avec ton absence, je n'avais aucune excuse pour ne pas m'y consacrer.

— Je ne t'ai pas manqué, en fait, me lança-t-il, avec un sourire en coin.

J'éclatai de rire et m'approchai de lui pour entourer son cou de mes bras, je déposai un baiser sur sa joue.

— Idiot ! Il faut bien que je m'occupe quand tu n'es pas là et Idriss est doué ! Très doué... Il est tombé à pic pour que le temps ne me semble pas trop long sans toi.

— En tout cas, ça faisait longtemps que je ne t'avais pas vue aussi enthousiaste pour un artiste.

Quelques minutes plus tard, les enfants étaient prêts à partir à l'école. Fait incroyable, Pénélope avait demandé à Xavier s'il pouvait la déposer au collège, elle qui depuis la rentrée mettait un point d'honneur à y aller seule.

— Profites-en, glissai-je à mon mari. Elle veut bicher avec son père aventurier... Mais demain, elle aura oublié !

— Je ne vais pas m'en priver... Tu seras déjà partie à la galerie quand je rentrerai ?

— Non, je t'attends. Tu pourrais passer voir les préparatifs de l'expo aujourd'hui ? J'aimerais beaucoup te les montrer.

Il me sourit, indulgent. Il me connaissait ; quand j'avais une idée en tête...

— Oui, avec plaisir.

Je le connaissais ; il oublierait sitôt qu'il aurait franchi la porte de la clinique.